

La circoncision dans le pays Kissi : Haute Guinée Française

Autor(en): **Holas, B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Acta Tropica**

Band (Jahr): **6 (1949)**

Heft 4

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-310242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Institut Français d'Afrique Noire.

La circoncision dans le pays Kissi.

(Haute Guinée Française)

Par B. HOLAS (Abidjan).

(Reçu le 27 mai 1949.)

Avant-propos.

Il nous semble indiscutable que, dans le cercle de la civilisation ouest-africaine ¹, la coutume de la circoncision a perdu beaucoup de son caractère mystico-religieux et qu'elle n'a survécu, sous sa forme actuelle, qu'en un rite d'importance plutôt sociologique. D'autre part, il serait exagéré, sans nul doute, de considérer le fait de la circoncision comme une simple pratique utilisée uniquement comme moyen de provoquer la génération, telle qu'on la rencontre par exemple chez les Bantous méridionaux, cultivateurs à système matriarcal. Cette conception physiologique ² de la circoncision, dégénérée en une simple opération chirurgicale, serait en opposition avec l'opinion de PIERRE GORDON ³, dont les déductions, parfois osées, ne manquent point d'intérêt. D'après lui, la circoncision n'est qu'une manifestation visible d'un symbolisme mystique. Cependant, son importance plus pratique ne peut guère être dissimulée sous la couche du mysticisme. GORDON admet, tout en parlant d'une liturgie de régénération ou de re-création, au cours de laquelle on enseigne aux adeptes la présence d'un monde d'énergie surnaturelle enveloppant l'univers physique, que, par ce rite, les êtres nouveaux sont intégrés dans le *groupe social*.

Partout où la circoncision est de rigueur, l'idée fondamentale d'un être nouveau nous paraît valable. L'ancien individu meurt, afin de renaître en un homme mûr. En d'autres termes, la circoncision habilite à déflorer, à commencer la vie sexuelle, voire con-

¹ Terme emprunté à *H. Baumann*, voir *H. Baumann* et *D. Westermann*, *Les Peuples et les Civilisations de l'Afrique* (Payot, Paris 1948).

² Nous doutons pourtant fort que son caractère primitif religieux soit entièrement effacé ; il suffit de rappeler la coutume d'enterrer les prépuces (mort symbolique de l'adolescence terminée) dans la terre (principe féminin) qui est répandue à quelques exceptions près, dans les civilisations susmentionnées.

³ *L'Initiation Sexuelle et l'Evolution Religieuse* (Presses Universitaires de France, Paris 1946).

jugale. Une jeune fille ne doit se livrer, sous peine de conséquences graves ⁴ qu'à un homme sanctifié par le rite prescrit ⁵.

L'homme, dûment circoncis, est par contre à considérer comme portant une preuve tangible de ses qualifications initiatiques, ce qui lui permet en même temps de prendre une part active à la vie sociale de sa communauté.

Car l'importance sociologique est obligatoirement jointe à la part religieuse, plus archaïque peut-être, mais pas toujours prédominante.

Afin de pouvoir évaluer la valeur des deux facteurs en question, nous allons démontrer la technique du rituel sur un cas concret, récemment étudié. Ajoutons prudemment que la forme que nous allons décrire ne porte que sur un groupe ethnique restreint ⁶ et que, malgré quelques caractéristiques archaïques, cette étude ne peut être considérée que comme une modeste contribution à l'ensemble du problème.

En général, on doit envisager, conformément aux définitions de MAUSS ⁷, le fait de la circoncision ⁸, comme une forme extérieure de l'initiation à la virilité, où les éléments religieux et sociologiques sont non seulement associés mais logiquement liés.

Des observations successives ont été faites, en 1947, dans plusieurs localités ; un cas, présentant des traits caractéristiques à la fois purs et complets, et un autre qui présente quelques détails particuliers (qui seront accentués dans le texte qui suit), nous serviront de base. Soit mentionné que toutes nos données ne porteront que sur la circoncision *collective*, la circoncision individuelle étant rarement pratiquée chez les Kissiens. D'ailleurs, de telles exceptions seraient, à notre avis, à attribuer à la puissante pénétration des éléments islamiques (cf. la remarque ⁶).

⁴ Un enfant, ainsi né, serait considéré comme un monstre, et exterminé à sa naissance — sans parler des sanctions imposées aux deux parents : de plus la famille (le clan) de la mère pourrait se sentir insultée par ce fait et se livrer à une vengeance sur la famille (le clan) du père inadmissible.

⁵ *Gordon* nous rappelle, à titre d'illustration, et dans l'intérêt de prouver l'ancienneté de ce rite, le récit de la Genèse (Livre XXXIV) parlant du massacre des Sichémistes par Siméon et Levi, dont une sœur avait épousé un homme non circoncis de Sicheu.

⁶ mais d'une civilisation étonnamment conservée, dont la couche autochtone n'est recouverte que d'un faible vernis d'influences étrangères (à savoir de celles des Mandingues, surtout du groupe Mandé-Fou, moins de celui des Mandé-Tan) venant du Nord.

⁷ *Marcel Mauss*, Manuel d'Ethnographie, Payot, Paris 1947.

⁸ à savoir : en sa forme archaïque, à ne pas confondre avec le système du type islamique (caractéristique des civilisations néo-soudanaises) où la circoncision, exécutée toujours en bas d'âge, n'est point liée à des fêtes de puberté (*Baumann*) et n'influe point sur le statut sociologique du sujet.

Indications.

Localité : Village de Kirissané⁹, cercle de Kissidougou, Guinée Française.

Date : Fin du mois de février et début du mois de mars 1947 (l'opération ayant eu lieu le 1^{er} mars de la même année).

Race : Kissi (sing. *Kissino*, pl. *Kisya*).

Chef de village : Mamadou¹⁰ Mansaré.

Garçons circoncis :

1^o Tambada Mansaré¹¹ du clan du chef de village, âgé de 16 ans.

2^o Fabindi Tounkara¹², âgé de 15 ans environ.

3^o Fapengou Tounkara¹², âgé de 15 ans.

⁹ Les noms des localités ainsi que les noms propres de personnes sont donnés en transcription française et correspondent aux termes officiels, ou au moins à l'orthographe usuelle.

¹⁰ A noter que l'usage des noms musulmans empruntés aux Malinké de la région de Kankan (ou à leurs parents méridionaux, les Kouranko, peu islamisés) n'implique point la nécessité au porteur d'être musulman ; tel est aussi le cas de Mamadou Mansaré. Cependant il faut admettre à cette occasion que l'influence de l'Islam qui est ici en concurrence surtout avec le protestantisme (missions américaines), moins avec le catholicisme, se fait sentir de plus en plus. Néanmoins la majeure partie de la population kissienne (tant sur le territoire français qu'en Libéria) reste fidèle à une religion qui peut être qualifiée comme une forme d'animisme, avec un Dieu suprême (*Halla Talla* des Kissiens du Nord [Kissidougou] ou *Halla Mènléka* des Kissiens du Sud [Guékédou]), et un culte des ancêtres très développé.

¹¹ Notons que les Mansaré, avec les Léno, se considèrent comme appartenant à la famille des Kéita, descendants du Lion ; c'est dans cette famille (ou, mieux, de ce clan totémique) que se recrutent les chefs. Par contre, chez les Malinké purs, le Lion serait l'ancêtre (et le *tana*) de la famille des Diarra (ou Diara), le mot même signifiant le lion. En parlant du nom propre chez les Malinké en Guinée Française, P. Humblot attribue à la famille Kéita deux *tana* : le lion et l'hippopotame parce qu'ils ont adopté le *tana* de leurs parents Kouloubali (paru dans le Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale, Larose, Paris 1918). Ajoutons qu'il y a souvent des confusions dans la terminologie ; le *totem* (identifié avec l'Animal-Ancêtre), suivant les conceptions proto-totémistes (*Westermann, Tauxier, Rattray*), implique naturellement un *tana* (l'interdiction d'en tuer et d'en manger la chair), mais par ailleurs, d'autres *tana* peuvent être imposés aux clans, familles et individus sans rapport avec leur *totem* (qui peut aussi bien faire défaut). Là où l'animal fabuleux coïncide avec l'Homme-Ancêtre, et se borne, dans les légendes de tribu, à rendre un service à celui-ci, *Delafosse* a préféré la notion de « communauté de tabou », terme qui correspondrait, dans ses grandes lignes à la conception de *Sigmund Freud*, et à sa doctrine d'interprétation des phénomènes sociaux par la psychanalyse. Pour *Freud* le *tabou* présenterait deux significations opposées : d'un côté, celle de *sacré, consacré* ; de l'autre, celle d'*inquiétant, de dangereux, d'interdit, d'impur*. (*Totem et Tabou*, Payot, Paris, 1947, p. 32).

¹² Le *tana* imposé à cette famille : Une espèce de poisson (silure).

4° Souro Kamara¹³, de la famille des Kamara, qui sont des griots (de caste), âgé de 16-17 ans.

5° Fara Kourouma¹⁴, un des jumeaux (sing. *pèndouno*, pl. *pèndoua*), âgé de 15 ans, fils d'un des serfs du village ; le père de cet adepte (qui par son statut social exceptionnel¹⁵, est soumis à des conditions particulières¹⁶) ; n'étant pas assez riche, c'est le chef de village lui-même qui se charge des frais de circoncision de ce garçon.

1° *Moment et Lieu.*

Avant l'arrivée de la petite saison de pluies¹⁷, le père de l'adepte (garçon d'un âge de 14-18 ans environ) s'entend avec d'autres pères du village, se trouvant dans des conditions semblables.

L'entente faite, les pères s'adressent au chef du village afin d'obtenir son autorisation, nécessaire pour la circoncision de leurs fils, qui aura lieu au début de l'année suivante. Celui-ci peut refuser, mais se laisse toujours influencer par des cadeaux ; les entretiens prennent souvent plusieurs jours, et, dans certaines localités, sont devenus presque coutumiers.

Après avoir donné son consentement, le chef de village sera dorénavant considéré comme dirigeant principal du rite ; dès ce moment, il joindra à sa fonction politique un rôle temporaire (et à nos jours moins important) de président d'une institution quasi-religieuse. On y pourrait même voir une trace ancienne, quoique assez effacée, de l'association primitive des deux fonctions (politique et religieuse) dans la personne d'un chef unique.

Les frais (tels que le dédommagement du chef de village, de

¹³ Famille dont l'animal fabuleux (et le *tana*) est le crocodile ; cette famille de griots n'est pas à confondre avec le groupe ethnique des Kamara des Malinké du Centre et de l'Ouest, dont l'animal ancestral serait le Léopard.

¹⁴ Les membres de cette famille ne mangent pas de la chèvre, du gros escargot (genre *Achatina*) ; à ajouter qu'en dehors des interdictions générales imposées à tous les membres du clan, et désigné sous le terme *tana* (d'origine mandé), de nombreux interdits individuels sont observés.

¹⁵ Les jumeaux étant considérés dans le cercle des civilisations ouest-africaines comme enfants de Dieu (*tyouâ-Halla*, pl.), et jouissant par là de nombreux privilèges ; la sœur-jumelle de Fara Kourouma est morte. Chez les peuplades khoisanes, de l'Afrique Australe, l'apparition de jumeaux serait, au contraire, de mauvais augure : aussi on se débarrasse toujours d'un des jumeaux, lors de leur naissance.

¹⁶ et sera circoncis à part, par priorité. Aussi une remarque spéciale lui sera réservée à la fin de notre description du rituel normal.

¹⁷ période qui tombe aux mois de février-mars ; ce moment est choisi pour faciliter à la famille de l'adepte l'achat de riz en quantité suffisante. Elle le conservera jusqu'au moment de la fête. Il servira au repas offert par les parents aux invités, ainsi qu'aux étrangers de passage.

l'opérateur, du surveillant « infirmier », vêtements de fête, repas offert aux participants de la fête, nourriture du circoncis durant sa convalescence, etc.) étant souvent élevés, le père n'est pas toujours capable de s'en charger seul.

Dans ce cas, il s'adresse à ses parents proches, et les familles ainsi réunies supporteront les frais de la circoncision. Une importante partie de la récolte de riz est ensuite mise de côté, et réservée à cet effet.

Il peut arriver qu'un jeune homme en âge d'être circoncis vive dans un village différent de celui de sa famille. Alors c'est son parent masculin le plus âgé qui, généralement, prendra le rôle du représentant du père. Si l'adepte n'a que des parents féminins dans le village où il demeure (et où sa circoncision devra avoir lieu), c'est le chef de village en tant qu'organisateur principal qui prendra soin de lui ; toutefois, les beaux-pères (à la rigueur les maris) de ses parents féminins seront tenus de lui rembourser, ainsi qu'à l'opérateur, les frais engagés. S'il n'a pas de parents dans le village, au moment où la circoncision approche, l'adepte ira dans son village natal retrouver ses parents, et c'est là qu'il sera circoncis ¹⁸.

2^o Préparatifs.

Le consentement donné par le chef de village, le père annonce à son fils que sa circoncision aura lieu au début de l'année suivante, et lui ordonne de commencer les travaux sur le champ de riz. Ce champ nouvellement créé, est la propriété collective du groupe des adeptes qui le travaillent, aidés des parents et des amis. Le défrichage du terrain (aux mois de février/mars) est toujours l'affaire des hommes, ainsi que la moisson ¹⁹ (qui coïncide exactement avec l'époque de la circoncision ou la précède de peu) ; l'ensemencement (mai-juin) par contre, est un travail exclusivement féminin auquel toutes les jeunes filles et femmes des familles des *bilakowa* (pl. ; *bilako* en sing.) ²⁰ prennent part.

C'est ce champ qui fournira du riz au repas commun d'une part (d'autre riz étant fourni par les champs particuliers appartenant

¹⁸ Exceptionnellement, les parents restés au village d'origine se feront représenter moyennant rétribution auprès du chef du village où l'adepte a sa nouvelle résidence.

¹⁹ ce qui serait considéré par H. Baumann comme trait de caractère paléonigritique émanant de la couche ancienne du cercle de la civilisation atlantique de l'Ouest (où il faudrait ranger la race kissienne).

²⁰ Garçons attendant leur circoncision dans la dernière période préparatoire ; dès qu'ils auront mis leur vêtement de circoncision, ils porteront le nom de *bîrya* (pl.), en sing. *bîrino*.

aux familles des adeptes), et qui d'autre part servira de nourriture aux néophytes durant leur séjour dans la forêt d'initiation, jusqu'à leur guérison complète. Les travaux champêtres sont exécutés en groupes, et souvent accompagnés de chants (dont les textes se rattachent visiblement à des rites agraires très anciens), ou de musique ²¹. Le premier riz est récolté en principe ²², au début du mois de janvier, et se poursuit souvent pendant les deux ou trois mois suivants. La moisson est commencée par la coupe du premier épis exécuté par un vieillard ²³ du village, au cours d'un simple cérémonial qui réunit les cultivateurs sur le champ, et auquel succède une offrande de prémices faite aux esprits des ancêtres devenus de véritables mânes tutélaires du clan, dont l'ingérence s'étend jusqu'au domaine des rites agricoles (leur autel de sacrifice [*langdè*] est situé au pied d'un arbre de la forêt qui encercle le village). Les faisceaux d'épis de riz sont ensuite suspendus aux fourches d'arbre, ou à des espèces de séchoirs rudimentaires, et séchés au soleil. Le séchage terminé, les femmes apparentées pilent le riz et le conservent dans des greniers placés sous la charpente des cases d'habitation.

Entre temps, les *bilakowa* ramassent du bois en quantité suffisante pour les feux (servant tantôt de combustible à la cuisine, tantôt de chauffage pendant leur séjour de convalescence dans la forêt réservée).

3^o Parure.

Peu avant la fête, les adeptes mettent des vêtements de cérémonie que leurs pères avaient eu soin d'acheter. A l'heure actuelle, cette parure manifeste très nettement un caractère hétérogène issu des éléments plus ou moins anciens qui ont subi une influence européenne très prononcée ²⁴ : un pantalon blanc de modèle européen, une chemise blanche européenne, un grand burnous en tissu indigène, de dessin rayé, une bande de coton rouge servant de ceinture (ou d'écharpe) et une paire de souliers européens, ou de vieilles bottes militaires. Un sabre en fourreau de cuir orné, fa-

²¹ Aucune observation n'ayant été faite à ce sujet, nous nous fions ici aux dires de nos informateurs ; le même fait nous a été confirmé à Saddou (cercle de Kissidougou).

²² les variations climatiques, p. ex. l'irrégularité de la saison des pluies, jouant toujours un rôle plus ou moins important.

²³ qui est à identifier avec le patriarche du clan, à notre avis.

²⁴ Evidemment, cette tenue de fête subit une évolution continue, et en ses détails caractéristiques varie de village en village. En même temps, une influence islamique (du cercle de la civilisation néo-soudanaise) se laisse sentir : à savoir le long « boubou », l'emploi de chaussures (quoique souvent de fabrication européenne), le sabre, etc.

briqué par des forgerons malinkés, est porté sur l'épaule gauche. Vu le coût de cette arme, le sabre est emprunté au père ou à un autre homme marié de la famille²⁵. Un mouchoir multicolore de femme orne la tête pas encore rasée de l'adepte ; celui-ci est en plus surmonté d'un casque colonial ou d'un chapeau en feutre, chez les Lélé de Yombiro orné de plumes, ou de bandes de tissus. Le jour de la circoncision, l'adepte se ceint d'une écharpe rouge à laquelle sont accrochées une grosse ou plusieurs petites clochettes²⁶, en laiton, modèle utilisé ailleurs (p. ex. dans quelques coins du Fouta Djallon, et au Sahel) pour le gros bétail ; en principe, cette écharpe à clochettes n'est portée qu'au moment 1^o où les adeptes entrent dans le *fafa* en passant par la forêt, et 2^o dans la procession qui les mène au *dangkoundo*. Les lunettes noires protégeant contre le soleil sont fréquemment en usage, sinon de rigueur (Lélé, Loundi).

4^o Rôle des frères aînés.

En même temps²⁷, les adeptes ainsi vêtus sont mis sous la surveillance de leurs frères aînés circoncis la fois précédente²⁸. Ils leur doivent non seulement un respect fraternel, mais une parfaite obéissance. Ils leur est défendu, sans l'autorisation préalable et sans la présence des aînés (ceux-ci se chargeant toutefois de servir d'intermédiaire), d'adresser la parole aux femmes, y compris la mère²⁹.

²⁵ Au cours de nos enquêtes, nous n'avons pu constater un seul cas où le sabre appartenait à l'adepte ; ainsi la conclusion s'impose qu'il s'agit ici d'une coutume générale. Quoiqu'aucune explication n'ait pu nous être fournie sur place, le symbolisme de cet acte (si nous voulons nous appuyer sur de nombreux exemples analogues) ne saurait être dénié : c'est en fait la transmission figurée de la force virile dans les mains de l'adepte. Reste à savoir, s'il faut voir dans le prêt de l'arme une véritable survivance héréditaire, ou un simple phénomène d'ordre économique qui s'est joint ultérieurement à la notion primitive.

²⁶ Fait que nous avons pu observer plus particulièrement chez les groupes ethniques voisins, tels que les Loundi (peuplade considérée comme intermédiaire entre les Kissi et les Lélé).

²⁷ à savoir une quinzaine de jours avant le jour de l'opération.

²⁸ Il est évident que la notion de circoncision est étroitement liée à celle des classes d'âge, avec une discipline hiérarchique remarquable, quoique moins prononcée que dans les civilisations néo-soudanaises que nous mentionnons si souvent.

²⁹ Cette exclusion absolue d'éléments féminins, de la manifestation visible (la mise du vêtement de cérémonie) de ce stade préparatoire jusqu'à la sortie du néophyte guéri de l'enclos d'initiation (*sit venia verbo*) est observée très rigoureusement ; une infraction entraînerait de graves conséquences pour les deux parties. En cette période intermédiaire, la situation de l'adepte a atteint un stade « latent » ; l'ancien individu ne jouit plus de son statut d'adolescent

Par contre, les frères aînés en tant qu'hommes adultes, *langba* (sing. *langbouno*), sont tenus de prendre entièrement soin de leurs frères cadets qui doivent s'abstenir dès lors de n'importe quel effort physique. Aussi, les frères aînés ont-ils le devoir de tenir prêts, et propres, les vêtements de couleur roux-marron que les néophytes mettront après l'opération et qu'ils porteront ensuite durant leur réclusion dans la forêt. Les frères aînés soutiennent le moral des futurs circoncis, les encouragent et leur donnent quelques conseils préliminaires, entre autres des instructions « techniques » se rapportant à leur attitude, à l'organisation de la fête même et ainsi de suite. Ils leur apprennent également les premiers pas de la danse des sabres qui précède l'opération. En réalité, cette danse rituelle sera improvisée, dirigée par un protagoniste renommé d'une des « promotions » précédentes, et organisée sur la place publique du village.

5^o *Visites d'invitation.*

Dix jours environ avant le jour de l'opération, les adeptes ainsi vêtus, toujours sous la surveillance de leurs frères aînés et, en plus, accompagnés d'un cortège de jeunes garçons non circoncis qui leur servent de porteurs de chaises³⁰, et des cadeaux coutumiers (noix de kola), s'en vont du village pour faire le tour d'invitation, dans les villages voisins. Leur départ est vivement applaudi par les parents ainsi que par tous les villageois, mais aucune cérémonie n'a lieu.

Arrivé au village où habitent les parents, le cortège pénètre dans la cour de la concession, mais personne n'entre dans la case³¹. Les adeptes s'asseyent sur les chaises alignées sans prononcer un mot. Une interdiction absolue de parler étant imposée à ceux-ci, ce sont

qui est sur le point de s'éteindre à jamais : c'est la mort symbolique qui donnera naissance à un être nouveau portant un signe visible de l'initiation subie qui l'habilitera en homme parfait. Cette divergence, ou plutôt ce changement absolu de l'individu est souvent (sous forme très nette p. ex. chez les peuplades côtières de la Basse Côte Guinéenne, Baga et Nalou) souligné par un déguisement de l'adepte en femme (ce qui veut dire probablement une simple antithèse du mâle) afin d'accentuer l'importance de sa prochaine renaissance en homme. Dans les mêmes régions, les nouveaux circoncis (ici la notion d'*initiation* est, en effet, primordiale) deviennent en réalité les porteurs d'un pouvoir surnaturel (*Gordon*), ce qui semble avoir plus d'importance que le changement même de leur statut dans la société. Afin d'accentuer le fait de la renaissance, les nouveaux initiés changent encore de nom, et prétendent avoir oublié leur passé (enfance, adolescence, et même leurs parents), au moins durant leur période d'initiation.

³⁰ Modèle européen, à dossier.

³¹ L'habitation caractéristique de cette région, étant une case ronde en torchis sans véranda, a un toit conique en paille.

leurs aînés qui jouent le rôle de porte-parole. Après avoir échangé des phrases courtoises de salutation, ils offrent aux parents des noix de kola. Au bout d'un moment, ils annoncent aux parents la date de la circoncision et les invitent à y prendre part. Ensuite, les adeptes sont introduits à la maison, on les loge dans la meilleure case de la « concession », et on leur donne à manger. A cette occasion, un coq blanc (animal sacrificatoire par excellence) est tué ; sa chair avec du riz très assaisonné, sera consommée lors d'un repas quasi-rituel. Le lendemain, c'est le tour d'un autre village. Ensuite, après avoir invité tous les parents des alentours ³², les adeptes rentrent à leur village ordinairement 2-3 jours avant le jour de l'opération).

6^o Premier jour de fête.

Cependant dès le soir qui précède la veille de la fête, les premiers hôtes arrivent. Tous les habitants du village ont déjà mis leur grande tenue ; les mères des adeptes ne sont vêtues que d'un simple tablier traditionnel ³³, bien orné (*kofoula*, sing.), sur le front un diadème (*youolè* au sing., ou plus exactement : *youolè bîrya*, sing.) formé d'un mince bandeau en fibre végétale, avec des graines ovales (ou légèrement coniques, plates) d'une espèce de buisson (*kponda*, sing.) enfilées. Ce sont elles qui, à l'écart du centre de village, préparent des plats copieux de riz ³⁴ et en offrent aux assistants. Toutes les routes d'accès sont symboliquement barrées par des moyens magiques (cf. le n^o 7 de la fig. 1) qui y ont été placés avant que le premier visiteur étranger apparaisse. Ce sont des faisceaux de branches de certains arbres que le magicien du village avait coupées dans la forêt ; leur rôle est d'écarter les mauvais esprits. Si un sorcier étranger franchissait un *sara néyo*, il se changerait en serpent. Avant le coucher du soleil, la jeunesse du village organise une danse publique à laquelle les adeptes prennent part, entourés d'un cercle de danseurs et danseuses applaudissant. C'est, en réalité, une danse d'amusement ordinaire, qui s'arrête ensuite pour faire place à la danse des sabres, dite *yankoro*, exécutée pour la première fois devant le public par les adeptes guidés par un maître-danseur (d'une

³² Cette invitation n'est pas limitée aux membres de clan des intéressés ; aussi faudra-t-il comprendre le mot « parents » dans son sens élargi.

³³ dont la forme nous rappelle vivement celle du costume rituel des jeunes filles excisées et initiées, admises à l'association de femmes communément connues sous le nom *gbondoua* (en opposition à celle des hommes, *tongdo*) ; pourtant les deux faits, bien que présentant des signes extérieurs semblables, ne sauraient nullement, à notre avis, être associés l'un à l'autre. Sur le plan religieux les deux sexes sont toujours rigoureusement séparés.

³⁴ provenant du champ commun des adeptes.

des promotions précédentes), dont ils imitent les mouvements et les pas : d'abord ensemble, en ligne, et ensuite individuellement. Mais, bientôt la danse prend fin. Elle ne sera poursuivie que le lendemain dans toute sa splendeur ; au crépuscule, pendant que la danse publique reprend et se poursuit tard dans la nuit, les frères aînés conduisent leurs protégés dans une case réservée bien clôturée, située au milieu du village même ³⁵. Ils s'y couchent tous ensemble.

7° Disposition des lieux.

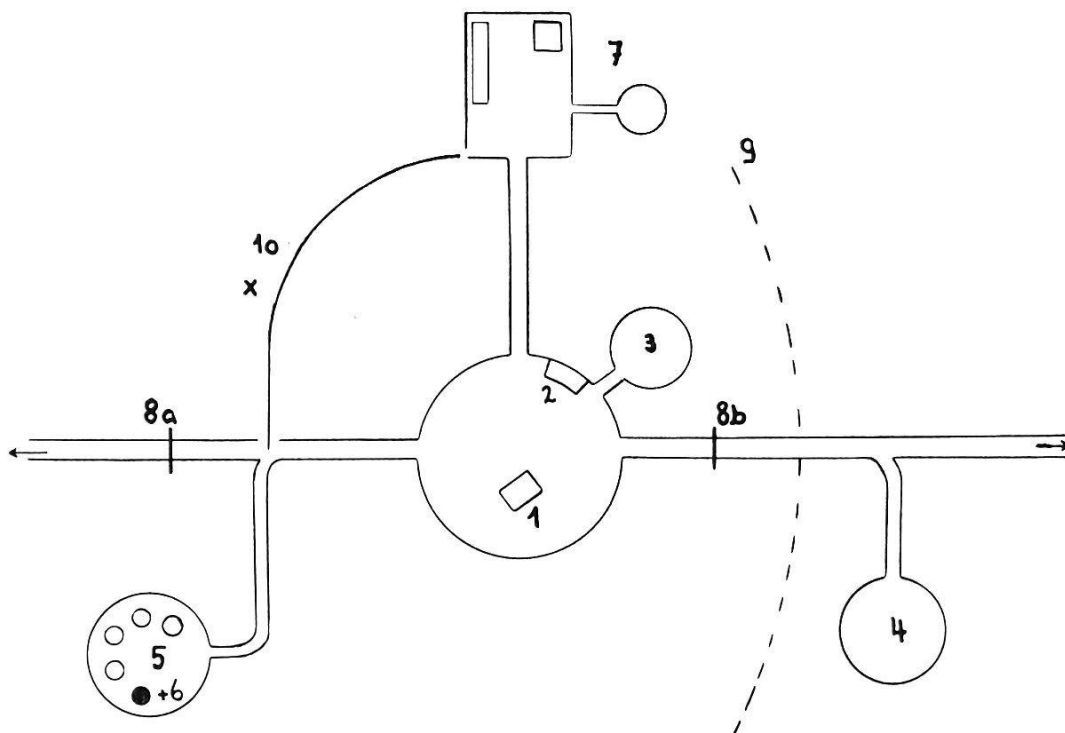


Fig. 1. Plan schématique :

- 1 = enclos de repos au village
- 2 = espace réservé à la cuisine de fête
- 3 = *falè*, clairière « à palabres »
- 4 = *yènding hangô*, lieu « de rechauffage »
- 5 = *dangkoundo*, place d'opération
- 6 = offrandes rituelles
- 7 = *fafa*, avec la case de l'infirmier
- 8 = objets de protection magique
- 9 = lisière de la forêt (entourant le village)
- 10 = sentier de liaison, entre 5 et 7, avec arrêt de repos (X).

8° La veille du jour de l'opération.

a) Au *fafa* :

A l'aube, les frères aînés amènent les adeptes à un endroit ombragé, situé dans la forêt, à une distance de 100 mètres environ du village. C'est le *fafa* ³⁶, lieu réservé aux nouveaux circoncis durant

³⁵ Voir n° 1 du plan schématique n° I.

³⁶ Voir le n° 5 de notre croquis schématique I.

la période de traitement ; il a la forme d'un rectangle de 8×5 mètres. Le long d'un côté est posée une poutre, dans un coin est érigé un hangar très rudimentaire. A côté est construite une petite hutte ronde (petite case de modèle local) qui abritera le surveillant « infirmier ». Les adeptes, toujours aidés de leurs aînés, débroussent et nettoient bien le *fafa*, qui n'a pas été touché depuis la circoncision précédente.

A midi, les aînés leur apportent un mets substantiel de riz, préparé par les parents-femmes à l'endroit indiqué (2) sur notre plan schématique.

Après le déjeuner a lieu un bain à caractère rituel ³⁷, dans un marigot voisin. Les aînés eux-mêmes déshabillent et rehabillent leurs protégés.

b) *Au village :*

Vers 3 heures de l'après-midi, les adeptes, suivis de leurs aînés, rentrent au village afin de prendre part aux réjouissances publiques, sans parler à qui que ce soit, sauf à leurs aînés.

Suit la danse de sabre, le *yankoro*, en ligne, et individuellement. Elle manifeste des traits archaïques, et n'est qu'une survivance d'une ancienne danse de guerre, qui ne saurait pourtant être identifiée avec un véritable simulacre de guerre, de provenance vraisemblablement kamitique (ou berbero-kamitique), conservé, dans le cycle des civilisations ouest-africaines ³⁸, sous des formes très dégénérées ³⁹. Cette danse, d'abord lente et ensuite d'un rythme saccadé, présente dans son ensemble des figures simples et faciles

³⁷ Bains rituels, d'un symbolisme assez clair, faisant souvent objet de contes dans la mythologie kissienne (à se rappeler, p. ex., la légende de Dakadou, marigot sacré de l'ancêtre Fadaka, de Mara), où les esprits des morts ont été divinisés sous forme de génies d'eau.

³⁸ Par contre, plus haut au Soudan, par ex. dans la boucle du Niger, on en trouve de très beaux exemples ; *Marcel Griaule* (Masques Dogons) nous a minutieusement renseigné à ce sujet. Parler des véritables danses-exercices des guerriers Touareg, Maures, etc., de l'Afrique Blanche dépasserait le cadre de notre étude.

³⁹ Dans notre cas, tous les éléments chorégraphiques ont été visiblement dépourvus de toute mimique, et la gesticulation relativement très modérée a été dirigée par des normes esthétiques en général valable, et par conséquent, sensiblement assimilées à celles qui accompagnent d'autres danses profanes. Ajoutons que le sabre n'est jamais sorti de son fourreau durant la danse.

Il nous semble probable que cette forme simplifiée est due à la disparition d'un séjour prolongé préparatoire qui, jadis, aurait été interposé entre la période des travaux champêtres et l'invitation des parents. En tout cas, une période « vide » (avril-décembre) justifierait notre hypothèse. D'ailleurs une tendance moderne d'abrégé les rites (au point des délais de réclusion surtout) est une des caractéristiques essentielles de leur évolution.

à apprendre. En réalité les adeptes imitent, plus ou moins adroitement, les pas et mouvements de leur protagoniste. On se moque avec de grands éclats de rire d'un danseur maladroit. Souvent, le père (ou l'oncle paternel) de tel garçon intervient et, après s'être paré de son sabre, danse lui-même à son tour. Le sabre est tenu dans les deux mains, par la poignée et par le fourreau, et souvent levé au-dessus de la tête, durant la danse. Son rôle symbolique est indiscutable (nous en avons parlé plus haut).

Vers 4 heures de l'après-midi, les adeptes se réfugient dans la cour de repos située au milieu du village même (n° 1 de notre plan schématique). Cependant, la danse publique ne cesse point, la gaîté s'accroît. Les plats de riz sont copieusement arrosés de vin de palmier.

Le dîner est servi aux adeptes enfermés dans leur refuge très tôt, vers 6 heures du soir, ce qui leur permet d'aller se coucher de bonne heure et se reposer suffisamment. C'est, pour certains, une dure épreuve morale. Aussi, les aînés ne manquent pas de les divertir en causant avec eux jusqu'au moment du coucher.

Toutes les personnes qui prendront une part active à la fête sont déjà là.

Dès ce moment, le rôle du chef-organisateur prend toute son importance. Le petit village est littéralement inondé de visiteurs qui arrivent incessamment de tous côtés et souvent de très loin.

c) *Personnages :*

Le comité directeur de la fête se compose :

1° du *chef de village* en tant que président, assisté de l'*assemblée des notables*. Ceux-ci, assis sur la place publique, à l'entrée de la concession du chef, reçoivent les hommages des invités ainsi que les cadeaux offerts aux *pères* des adeptes, assis à leur côté, sur de petits escabeaux. Les dons sont déposés sur une grande natte posée juste devant l'assemblée. Chaque transmission de cadeau est, bien entendu, accompagnée d'une allocution, et de vœux coutumiers ;

2° du vieux *griot*⁴⁰ (*nyama-kalano*⁴¹, sing., *nyama-kala*, pl.) majestueux, à la barbe grise, armé d'un sabre, qui se charge de cette opération tout en réclamant, à chaque occasion, sa part coutumière. Souvent, ses bavardages provoquent des éclats de rire. Les louanges adressées tantôt au chef, tantôt au donateur, sont coupées de nombreuses plaisanteries, dont il sait adroitement tirer

⁴⁰ Dans le cas présent c'était Mamadi Kamara de race Kouranko, du village Balia (cercle de Kissidougou).

⁴¹ Terme emprunté au mandé : le suffixe *no* est un terme propre au dialecte kissi, et détermine le singulier.

son propre bénéfice. Il répète à haute voix les paroles du chef, tout en ajoutant ses remarques à l'improviste et, d'autre part, il sert de véritable interprète aux visiteurs ne parlant que le malinké.

Le vieux griot-chef est assisté :

3^o d'un jeune *apprenti* (de la famille des Kamara), dont les interventions manifestent peu d'expérience professionnelle, et font l'objet de maintes moqueries, de la part du public.

Assis par terre, et appuyé sur une des maisons,

4^o un *griot-musicien*, d'origine mandingue⁴², est un poète de classe : jouant de son *mbôlindo* (espèce de harpe en calebasse), il récite des chants historiques évoquant d'anciens événements héroïques, et improvise des louanges sur ses bienfaiteurs, ainsi que sur les faits du jour.

5^o Deux *musiciens errants* foula font vibrer leurs petites guitares, tandis que leur confrère fait une exhibition d'acrobaties qui provoque toujours un vif intérêt, surtout auprès de la jeunesse.

6^o Plusieurs (une dizaine environ) *touroua* (*tourouno* au sing.), petits garçons au visage masqué d'une peau, avec de menus attributs grotesques (tels que du papier froissé, des os d'animaux, des becs de kalao, des plumes d'oiseau, chacun selon sa fantaisie), parcourent le village en faisant des bouffonneries. Ils parlent d'une voix grotesquement modifiée. Se baissant au pied de visiteurs, ils nettoient symboliquement⁴³ leurs chaussures couvertes de la poussière de la route et, cela va sans dire, demandent leur récompense. Quatre d'entre eux ont même apporté un brancard primitif, avec un cadavre de singe vêtu de rouge.

7^o Une personne d'importance primordiale, l'opérateur (*briyilono* ou, aussi, *birilono*, pl. *briyilo*), de la caste des forgerons, est arrivé au village l'après-midi, mais se tient soigneusement caché dans une case isolée de tout élément féminin ; en fait, les rapports sexuels lui sont rigoureusement interdits cette nuit-là. Afin d'éviter même la vue d'une femme, c'est d'habitude un des pères et, à la rigueur, son assistant, qui lui apporte la nourriture. En raison de ces précautions indispensables, le *briyilono* choisit de préférence une heure tardive pour son arrivée.

Dans sa sacoche, il a apporté son couteau d'opération⁴⁴, (*moï sâlei*) qui est de caractère sacré, et ne sera vu par personne avant l'heure de l'opération. Il ne le montrera que le lendemain, le jour-même de l'opération. Son nom est Souro Kounaté, originaire du village de Kénéma Bendou (cercle de Kissidougou).

⁴² Nommé Ibrahimia, du village Kénéma Boumba (cercle de Kissidougou).

⁴³ En fait, ceux qui arrivent nu-pieds sont incomparablement plus nombreux.

⁴⁴ Voir fig. n^o 3.

8^o Il a avec lui un *aide-apprenti*. Celui-ci, en tant que futur opérateur, est assimilé à la notion de *sémano* (voir le paragraphe suivant).

9^o Le ou les « infirmiers » (sing. *sémano*, pl. *séma*) qui donneront des soins médicaux ⁴⁵, aux nouveaux circoncis, sont recrutés parmi les hommes du village, expérimentés en médecine. Ce ne sont pas obligatoirement des personnes spécialisées mais, dans la pratique, on fait régulièrement appel aux personnes qui ont déjà manifesté leurs facultés au cours des circoncisions précédentes. Cependant il y a lieu de distinguer entre les infirmiers bénévoles n'assistant qu'aux premiers pansements dans le *dangkoundo*, et l'infirmier que nous pouvons désigner comme professionnel ; c'est lui seul qui restera avec ses protégés convalescents dans le *fafa* jusqu'à leur sortie.

Le *sémano* ne se dissimule point ; au contraire, il fait peur aux adeptes en exagérant les souffrances à supporter, afin de mettre à l'épreuve leur courage.

9^o *Le jour de l'opération.*

a) *Au yènding hangô :*

Avant l'aube, vers 4 heures du matin environ, pendant que le village se repose après les réjouissances nocturnes, les adeptes sont reconduits par leurs frères-protecteurs hors du village, à un endroit appelé *yènding hangô*, « lieu de réchauffage ». Cet endroit ⁴⁶ est situé dans une brousse ouverte, au milieu des champs. Un abri rudimentaire y est construit quelquefois. Les adeptes s'y asseyent autour d'un feu, en attendant le lever du soleil.

Ils sont déjà vêtus du costume rituel ⁴⁷, qu'ils ont porté durant leur tournée d'invitations. Mais, quand le jour se lève, les aînés leur enlèvent le « boubou » long ⁴⁸ et le remplacent par une camisole courte, fabriquée en tissu indigène, de couleur rouge-marron (sing. *doma basyo*, pl. *domara bassirang*). On a, aussi, enlevé les chaussures. Cependant, ils gardent leurs sabres. Ils mâchent continuellement de nombreuses noix de kola. Les derniers conseils leur sont donnés, par leurs aînés et par les vieux du village, en ce qui concerne leurs futurs devoirs d'hommes. C'est, en fait, la communica-

⁴⁵ et, qui leur donneront également, durant leur séjour dans le *fafa*, des leçons d'éducation morale, etc.

⁴⁶ Contrairement aux autres lieux de caractère permanent (*dangkoundo*, *fafa*, *falè*), le *yènding hangô* est souvent choisi d'une façon fortuite.

⁴⁷ Décrit dans le paragraphe 3.

⁴⁸ qui est renvoyé aux pères des adeptes ; plus tard, les nouveaux circoncis les remettront à leur sortie du *fafa*.

tion des secrets de la tribu. Les frères aînés rasent la tête de leurs protégés, soit complètement, soit en forme de *gbouè*⁴⁹ (voir fig. 2). Les mouchoirs multicolores enveloppent la tête comme des turbans et recouvrent les oreilles.

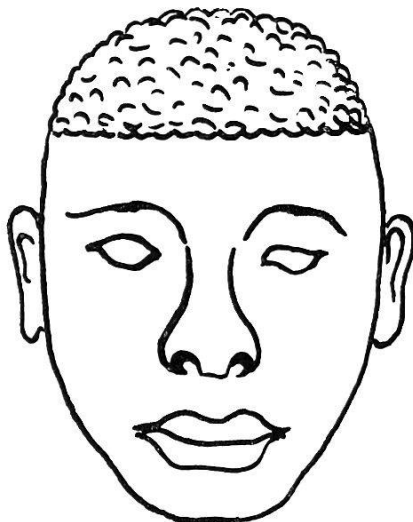


Fig. 2.

Pendant leur séjour à l'endroit de rechauffage, aucun repas n'est servi aux adeptes ; ceux-ci pourtant consomment une quantité de noix de kola, souvent jusqu'à un léger stade d'intoxication qui les rendra moins sensibles à la douleur à venir. Hommes et garçons⁵⁰ leur rendent visite.

b) *Au village et au falè :*

Cependant, les réjouissances au village se poursuivent. On mange, on boit à volonté. Enfin, à midi, sur un signal du chef du village, tout le monde se rassemble sur la place publique, les hommes brandissant, les uns leurs fusils et sabres, les autres des branches vertes. Les femmes portent leurs cuillers et ustensiles de ménage. Les enfants crient en parcourant le village.

Ensuite, toute cette foule forme un cortège bruyant et prend le sentier qui mène vers le *yènding hangô*. A la lisière de la forêt, femmes et filles s'arrêtent, en chantant et en applaudissant, mais la portion masculine de ce cortège (*ntyô lako bîrya-tyoua*) avance jusqu'à l'endroit de « rechauffage ». A pas de danse, les adeptes sont alors menés au village. Chacun d'eux a mis dans sa bouche une baguette en bois (*sondouleng bîrya* ; en pl. *sondouè bîrya*) qui doit l'empêcher de parler aux femmes, au passage du village.

⁴⁹ qui laisse les cheveux au sommet de la tête, les tempes et la nuque étant entièrement rasées.

⁵⁰ sans exception, même des garçons en bas âge.

L'assistant de l'opérateur s'était rendu sur les lieux de bon matin, et a confié son couteau (à ne pas confondre avec celui du *briyilono*, qui seul servira à l'opération) ou un faux couteau en bois, à l'aîné des adeptes qui le portera, le bras levé, jusqu'au *dangkoundo*. Les lèvres des adeptes sont tachées du jus des noix de kola mâchées.

Aux éclats de rire, signe de joie générale, se mêlent des coups de fusils.

Une fois arrivés près du *sara néyo* (cf. le n° 7 de la fig. 1), les adeptes arrachent toutes leurs amulettes personnelles et rejettent leurs débris par terre ; car elles seront sans aucune utilité aux êtres nouveaux (cf. le texte du premier paragraphe de la présente esquisse).

En rentrant au village, la procession s'arrête à l'endroit réservé aux réunions d'hommes, appelé *falè*. Là, les adeptes dansent le *yankoro*, entourés par la foule.

A leur tour, les pères, heureux, esquissent quelques joyeux mouvements de danse souvent grotesques.

Les mères en leur *kofoulalang* (au sing. *kofoula*), avec d'autres femmes, dansent à l'écart, à la lisière du village, et se groupent ensuite au *falè*.

Le moment arrive, où les adeptes reçoivent leurs cadeaux en argent (billets de 5, 10 et 25 francs), ceux-ci étant confiés aux frères aînés. Que les griots et les musiciens ne soient pas en reste, cela va de soi.

Cependant, cet arrêt ne prend qu'une demi-heure environ. La foule se remet en mouvement, accompagnée de musique, de chants, de cris, de coups de fusil. Les adeptes sont souvent portés sur les épaules de leurs amis, le plus ancien d'entre eux montrant le faux-couteau à tout le monde. Après avoir parcouru ainsi le village, les adeptes rejettent les *sondouè bîrya*, et crachent les noix de kola mâchées.

Les femmes s'arrêtent au village, ainsi que les garçons non circoncis⁵¹. Plus loin ne sont admis que les adultes. Chemin faisant, les frères aînés commencent à déshabiller leurs protégés, pièce par pièce, de sorte que ceux-ci arrivent au *dangkoundo* complètement nus.

c) *A l'endroit de l'opération :*

Sont déjà présents au *dangkoundo* (cf. le n° 5 de la fig. 1) : le chef de village qui avait précédé le cortège, les infirmiers assistants, et le *briyilono* dans son manteau jaune à capuchon, avec son ap-

⁵¹ A juste titre, on pourrait se servir, à cette occasion, du terme *non initiés*.

prenti. L'endroit même n'est qu'un coin bien ombragé de la forêt, peu spacieux, et partiellement débroussaillé. Il a une forme à peu près ovale, et ne compte que quelques mètres carrés.

Au pied du cinquième siège (en comptant du côté gauche), qui est réservé à l'adepte-jumeau ⁵², sont posées des offrandes, sur une large feuille : noix de kola, deux œufs de poule, quelques boules de riz. Ce sacrifice (*sara bîrya*) ⁵³, a été fait, par les vieux, afin de tenir à l'écart les puissances nocives.

Les infirmiers tiennent prêts leurs pansements de feuilles et leurs médicaments calmants, espèce de mâchée rougeâtre-orange préparée avec certains fruits d'arbre sauvage, séchés et pilés ensemble avec des feuilles récoltées en brousse.

L'aîné des adeptes est appelé le premier, et invité à s'asseoir sur la deuxième pierre ⁵⁴, tandis que son frère-protecteur se tient debout derrière lui, les mains posées à ses épaules.

Les autres sont appelés à leur tour.

Leur aîné transmet le couteau-factice à l'assistant de l'opérateur.

Le *briyilono* ne montre pas encore le sien qui reste toujours caché ou dans sa sacoche, ou sous le vêtement de son aide.

Tout est prêt, le chef de village prend la parole et s'adresse aux garçons pour les exhorter à subir courageusement l'opération qui fera d'eux des hommes adultes, et ensuite à l'opérateur, pour lui demander de bien conduire son office. Il lui promet une récompense pour le cas où il ferait une bonne besogne. Dans une allocution un peu bombastique, l'opérateur promet de faire de son mieux, et s'excuse auprès des adeptes d'être contraint de leur causer une douleur inévitable, tout en ajoutant qu'il n'est que l'outil de la volonté de Dieu. Conformément à la coutume, il demande s'il y a quelque confrère parmi l'assistance ⁵⁵. A cette question, celui-ci se proclame, et alors l'opérateur prend le couteau sacré de la main de son aide (qui l'avait jusqu'à ce moment dissimulé dans les plis de son vêtement), et s'avance vers le premier garçon en procédant de gauche à droite ⁵⁶. L'autre *briyilono* se tient tout à côté de lui, son couteau d'opération à la main. Ce couteau ⁵⁷ (*moï sâleï*, sing.) mesure vingt centimètres de longueur et a un tranchant courbe, parfaitement aiguisé ; celui-ci, quand le couteau est porté dans la sacoche, est protégé contre l'émoussement par une « gaine » en bois ;

⁵² Voir plus loin, ce cas spécial sera traité à part.

⁵³ Cf. n° 6 de notre fig. 1.

⁵⁴ La première inoccupée, ayant déjà servi au garçon-jumeau (voir plus loin, parmi les cas spéciaux).

⁵⁵ Il y en a un, en effet, car tout a été arrangé d'avance.

⁵⁶ Le contraire impliquerait des suites graves pour les futurs circoncis.

⁵⁷ Voir la fig. 3.

à son manche (recouvert de cuir) sont fixées plusieurs amulettes, tel que des coquillages de cauris, ou de minuscules sachets contenant des substances magiques.

Au moment donné, deux infirmiers assistants ⁵⁸ s'approchent de l'aîné des futurs circoncis ; ceux-ci se lèvent, droits, pieds légèrement écartés, devant leurs sièges. Leurs frères aînés se tiennent juste derrière leur dos, mains posées sur les épaules de leurs protégés, prêts à leur cacher les yeux au moment du coup. Cependant, on ne cache jamais les yeux à l'aîné qui étant circoncis le premier, doit prouver un courage exemplaire. Accroupis devant le premier garçon, les deux assistants, après avoir tendu, à plusieurs reprises, le prépuce en le tenant entre le pouce et l'index, indiquent — avec une incision faite par l'ongle du pouce — à l'opérateur l'endroit exact où le coup de couteau doit être mené. Ce dernier est rigoureusement tenu de se conformer à leurs conseils, la moindre erreur donnant suite à une diminution de sa récompense, et, souvent, à une correction corporelle ⁵⁹.

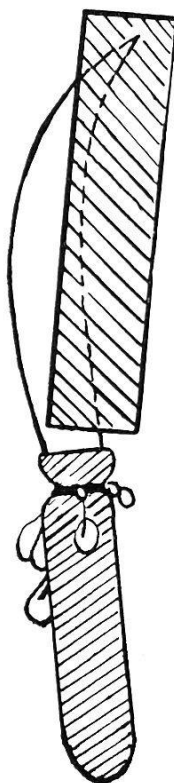


Fig. 3.

⁵⁸ Des hommes âgés et expérimentés du village.

⁵⁹ Ajoutons, afin d'élucider l'atmosphère psychologique du moment, que tous ces événements, qui se déroulent avec une célérité inattendue, sont marqués d'une nervosité aiguë ; en réalité, ce ne sont que les opérés qui sont soumis à la règle coutumière de garder une mine désintéressée.

Quoiqu'ils se soient partagé d'avance et en secret⁶⁰ leurs devoirs, les deux *briyilo* (pl.) se livrent une lutte symbolique (qui ne manque pas d'expression dramatique) afin de s'emparer de la verge du futur circoncis, et réaliser en hâte le coup de circoncision.

En exerçant l'opération, le *briyilono* tend vigoureusement le prépuce, et, toujours sous le contrôle des deux assistants (l'un du côté gauche, l'autre du côté droit), l'enlève d'un coup énergique et rapide. Ensuite, il le rejette d'un geste brusque, loin dans un buisson dense, afin d'empêcher les ennemis du nouveau circoncis de le retrouver et de s'en servir à préparer des « médicaments » susceptibles de nuire à celui-ci.

Le nouveau circoncis, quand il est courageux, lève souvent sa tête, et pousse un cri victorieux annonçant au monde la création d'un nouvel homme. Un écho joyeux retentit de la forêt, où ses amis se sont rassemblés. Si l'opéré poussait un cri de douleur, ceux-ci « couvriraient » cette manifestation de manque d'endurance par un cri spontané⁶¹ ; évidemment, cela n'évite point que l'on se moque plus tard d'un tel jeune homme.

Sans tarder un moment, les infirmiers se mettent au travail : tout d'abord, avant que la blessure ne commence par trop saigner, ils replient les bords blessés de la peau en faisant entièrement sortir le gland, et, après avoir provisoirement arrêté la saignée au moyen de cendres blanchâtres (d'origine végétale), appelées *gboundè kpallô*, appliquent ensuite un pansement de feuilles vertes recouvertes de produits curatifs, consistant en poudre mâchée de couleur orangeâtre, appelée *howô* (*Randia acuminata*, de la famille des Rubiacées).

La verge ainsi enveloppée, forme, avec ce pansement végétal, une espèce de cornet qui, encerclé ensuite des cordes en fibres de raphia, est fixé aux reins du circoncis au moyen d'une mince ceinture fabriquée avec les mêmes matériaux, de sorte que le pénis ainsi soigné se trouve en position de semi-érection. Ceci terminé, le nouveau circoncis, toujours nu, s'assied sur sa pierre pour se reposer un peu de sa souffrance. Pour les rafraîchir, leurs frères aînés essuient la sueur sur leur front, et brandissent vivement des mouchoirs devant leur figure afin de provoquer un courant d'air. Cependant, le *briyilono* continue sur le suivant, et le même procédé se répète. Chez le dernier garçon, la lutte des opérateurs finit par la victoire convenue du concurrent qui, lui aussi, opère exactement de la même façon.

Après quelques instants de repos, on remet aux néophytes un

⁶⁰ Dans le cas présent, l'opérateur, officiellement invité, a cédé à son confrère l'exécution de l'opération du quatrième garçon (Souro Kamara).

⁶¹ pour que les femmes et les enfants (non circoncis, voire non excisées) ne l'entendent.

long costume rouge-foncé (*doma-lè-bîryo*, sing., *domalang-lè-bîrya*, pl.) et les coiffe d'un bonnet blanc pointu à pattes d'oreille confectionné en toile indigène (sing. *môssillo* ou *môssi-houngbô* (*houngbô* signifiant blanc (au pl. *môssita* ou *môssita-houngblang*)). Les spectateurs, ainsi que toutes les personnes qui ont pris une part active à l'opération, rentrent ensuite au village, et les nouveaux circoncis, à pas lents, se dirigent vers le *fafa*, en compagnie de leurs frères aînés. On emprunte toutefois un sentier de forêt qui évite le village (voir le n° 10 de fig. 1). Un autre repos est fait à mi-chemin, où l'on s'assied sur un tronc d'arbre tombé.

d) *Au falè :*

Le *brigilono* se rend alors, acclamé par la foule, y compris les femmes et les enfants, au lieu de réunions. Le couteau-factice ⁶² haut au-dessus de la tête, il fait son tour d'honneur, à pas de danse. La foule enthousiasmée le soulève sur les épaules, et les derniers coups de fusil sont lâchés. Son aide lui succède, en une danse grotesque, avec le même faux-couteau (en bois) à la main. Une mâchoire de vache, portée dans la bouche, lui donne un rictus épouvantablement drôle.

Ensuite, le chef de village, accompagné des griots (qui se mêlent constamment aux pourparlers) et des pères des nouveaux circoncis s'asseyent dans un coin pour discuter le montant de la récompense incombant aux opérateurs ⁶³. La paye moyenne accordée à un opérateur pour avoir circoncis un garçon sans faute, s'élève ⁶⁴ à 150 francs CFA. En outre, quelques cadeaux lui sont offerts par des parents satisfaits.

e) *Au village :*

Avec la danse des opérateurs, toute réjouissance publique prend fin, et les invités quittent le village le soir-même ou le lendemain matin, de bonne heure. La danse et la musique cessent, et font place à un festin, au cours duquel un bœuf, ou au moins un ou deux moutons sont offerts par le chef de village, en signe de remerciement ⁶⁵. L'animal sacrificatoire est immolé dans la cour du chef de la main du vieillard-sacrificateur. Selon la coutume quelques parties déterminées sont réservées au chef du village (un gigot

⁶² Le vrai couteau d'opération sacré n'étant jamais montré au public.

⁶³ à savoir : à l'opérateur principal, à son confrère de profession, ainsi qu'à l'aide-apprenti.

⁶⁴ en 1947.

⁶⁵ Il est difficile de distinguer le rôle qu'y joue le culte des ancêtres et celui de la divinité suprême, les incantations du sacrificateur (qui est le chef religieux du village) s'adressant aux deux.

d'habitude, et une moitié de foie) d'autres au sacrificateur (la tête, et une moitié de foie) et d'autres aux pères des nouveaux circoncis. Ensuite, la viande est cuite séparément dans les ménages.

Des sacrifices personnels (s'il y a lieu) sont également exécutés à ce moment. A Kirissané, Yoma Tounkara, père de Fabindi, conformément à un conseil antérieur à lui donné par un devin, a sacrifié un bouc devant la tombe (*mandô*, sing.) de son propre père, en versant du sang sur deux *kamillang* (sing. *kamillo*)⁶⁶, placés à l'entrée.

La beuverie de vin de palme continue jusqu'à la nuit.

f) *Au fafa* :

Arrivés à pas lents au lieu de réclusion, les nouveaux circoncis accompagnés de leurs frères aînés et de quelques amis déjà circoncis, s'asseyent sur une longue poutre qui leur servira, dorénavant, de siège et d'appui-tête commun. Les amis se retirent. Vers 3 heures de l'après-midi, les aînés leur apportent du *séryo*⁶⁷ (bouillie de riz), et une grossealebasse d'eau. Toutefois, avant qu'ils ne se mettent à manger, le *limdô* (le plus jeune parmi eux qui fut circoncis le dernier, ou séparément vers la fin de l'après-midi s'il s'agit d'un mineur⁶⁸) doit goûter la nourriture.

Le *fafa* est un espace rectangulaire (ou carré), parfois circulaire, avec un simple abri (*tyéi bîrya*, sing.) où les convalescents passent le mauvais temps. En principe, ils couchent à la belle étoile sur des nattes, la tête appuyée sur la poutre, sans couverture, habillés seulement de leur costume de toile. A leur chevet est toujours unealebasse d'eau.

Sur la même poutre, servant ainsi de siège, l'« infirmier » leur donne, chaque matin des soins médicaux, et renouvelle les pansements. Il a une petite case juste à côté du *fafa*. Pendant tout le temps de la réclusion il ne quitte le *fafa* que rarement, et jamais les premiers jours.

10⁰ Période de réclusion.

Pendant toute cette période, une interdiction rigoureuse est imposée aux nouveaux circoncis d'entrer en contact avec un être féminin. Le sentier d'accès au *fafa* est barré d'une branche, signe bien visible indiquant aux femmes (excisées ou non) de se tenir à l'écart.

⁶⁶ qui sont deux petits cailloux de minerai de fer d'origine probablement volcanique encerclés du fil de coton blanc.

⁶⁷ préparé par les femmes de leurs familles.

⁶⁸ Voir plus loin (cas spéciaux).

La vue accidentelle d'une femme occasionnerait aux néophytes un grand danger tel qu'on ne saurait y parer qu'en ayant recours à un rite compliqué de purification prescrit par le devin ⁶⁹.

a) *La première semaine :*

Les premiers jours qui suivent l'opération étant des plus pénibles aux opérés. l'« infirmier » les soigne souvent plusieurs fois par jour en appliquant de nouveaux pansements. A partir du troisième-quatrième jour, s'il n'y a pas de complications (saignements, inflammations), les soins médicaux ne sont donnés que le matin.

Les frères aînés ne quittent pas le *fafa* non plus, ils se couchent avec leurs protégés, en plein air. Ce sont eux aussi qui leur apportent la nourriture. On mange tous ensemble, y compris le *sémano*.

Les visites d'hommes sont admises ; parfois les pères eux-mêmes apportent à manger.

Les convalescents sont, cela va sans dire, préservés de tout effort physique.

Cette réclusion absolue dure (sauf cas de complication qui se serait produit chez un ou plusieurs opérés ⁷⁰) quinze jours.

Durant les sept premiers jours il est défendu aux circoncis de se laver.

Leur vêtement (*doma-lè-bîryo*) ne les quitte guère, jusqu'au moment où ils le changeront, leur guérison une fois achevée, contre leur vêtement normal.

Cependant ils sont toujours soumis aux ordres de leurs aînés qui, par contre, leur rendent toutes sortes de services.

Durant ce stage, les novices sont instruits de leurs futurs devoirs et droits d'homme adulte. On leur raconte l'histoire de leurs grands-pères, on leur apprend les secrets de la tribu, on leur dévoile les mystères de l'association secrète d'hommes (p. ex. le *komo* ⁷¹), ainsi que des notions rudimentaires de la pharmacopée. D'ores et déjà, ils doivent garder la tenue des adultes afin d'éviter des moqueries de la part des *bilakowa* (garçons pas encore circoncis).

⁶⁹ Pareil cas ne se produisit jamais à l'endroit de nos enquêtes ; aussi, aucune précision n'a pu nous être donnée quant au caractère de ce rite. Nous ne savons pas non plus quel châtement serait imposé à la femme en défaut.

⁷⁰ Les autres étant tenus d'attendre la guérison complète du dernier de leurs confrères.

⁷¹ Il ne manque pas d'intérêt de relire, à titre de comparaison, le chapitre sur la circoncision (et l'excision) dans l'ouvrage *La religion Bambara*, par L. Tauxier (Geuthner, Paris 1927) ; chez les Bambara, un « vieillard du Komo » apprend aux circoncis, en plus de leurs devoirs moraux et sociaux, la chasse, la pêche et la cueillette. Voir aussi B. Holas, Le masque Komo de Korodou (Guinée Française), dans le n° 38 des notes Africaines 1948.

On leur recommande un comportement convenable à l'égard des femmes et des jeunes filles ; des conseils moraux et pratiques concernant leur future vie sexuelle leur sont également donnés. C'est, en effet, un cours élémentaire d'éducation morale, l'enseignement sommaire des futurs mâles. Les loisirs sont remplis de bavardages, et même de plaisanteries. Ajoutons que pendant leur séjour au *fafa* (15 jours), les rapports sexuels sont strictement interdits à l'infirmier ainsi qu'aux frères-protecteurs. Visiblement, tout élément féminin est exclu, directement et indirectement.

b) *La deuxième semaine :*

Si la guérison se poursuit normalement, les néophytes peuvent se laver dès le huitième jour de leur stage au *fafa*. Dans le cas contraire, la deuxième période est semblable à la première.

c) *Le jour de la sortie :*

Le quinzième jour de leur entrée dans la forêt de réclusion, les circoncis rentrent au village. Leur retour, qui a lieu dans la nuit (afin d'éviter la vue nocive des femmes), est accompagné d'une modeste fête, et de battement de tambours. On danse, on chante, on boit. Aucune cérémonie particulière n'a lieu.

A partir de ce moment, le rôle de l'infirmier est pratiquement terminé, ainsi que celui des frères-protecteurs.

Les néophytes se sont libérés de la surveillance de leurs « grands frères » et agissent indépendamment. Aucun travail ne leur est permis ; par contre ils jouissent d'une liberté d'action presque absolue ⁷².

Toutefois, ils se tiennent en groupe, dans leurs manteaux et bonnets de convalescence, souvent des bâtons en main. Ils ont trouvé un refuge dans la maison des parents de l'un d'entre eux. Là, ils couchent seuls, dans une chambre séparée des autres membres de famille.

Ils se promènent librement dans le village ⁷³ (jamais en plein jour), mais il leur est toujours interdit d'adresser la parole à une femme y compris la mère. Dans la pratique, ils passent toute la journée dans le *fafa*, et, la nuit tombée, ils s'en vont discrètement au village pour y coucher.

Cet état de choses dure 25-28 jours.

⁷² En d'autres régions (p. ex. en Basse Guinée, au Soudan), un vol même leur serait permis.

⁷³ ce qui témoigne nettement d'un relâchement d'une coutume ancienne plus rigoureuse.

d) *Le jour de la guérison :*

Après la guérison parfaite du dernier d'entre eux, les adeptes enlèvent leurs *domalang-lè-bîrya* et mettent leur vêtement normal, le plus souvent le long boubou d'invitation, dépourvu, évidemment, de toute parure rituelle. En même temps les pères leur transmettent de nouvelles amulettes (s'il y a lieu) en remplacement de celles abandonnées et détruites le jour de l'opération.

C'est le jour solennel de la métamorphose définitive des adolescents en hommes. Ce qui donne lieu, une fois de plus, à une grande fête publique.

Le *briyilono* arrive, accueilli par de nombreux cadeaux supplémentaires (en argent, en victuailles) et est entièrement dégagé de toute responsabilité matérielle vis-à-vis de ses néophytes et de leurs parents.

Ainsi que le *sémano* : celui-ci touche une somme variant actuellement entre 150-200 francs, et obtient, en plus, les manteaux rouges « de convalescence » avec les bonnets blancs qui avaient servi aux circoncis durant leur stage au *fafa*.

Les frères aînés ne sont pas récompensés, leur assistance étant considérée comme un service fraternel qui sera rendu, par les nouveaux circoncis, à leurs « petits frères » de la promotion suivante.

Dès lors, toutes les interdictions se rapportant au fait de la circoncision sont levées, et le contact avec les femmes est permis à nouveau.

Etant donné la liberté assez large de la vie sexuelle pré-nuptiale, les néophytes recherchent leurs amies qui, dans la plupart des cas, deviendront plus tard leurs épouses légitimes. Normalement, du point de vue purement médical⁷⁴, le premier rapport est admis 2 à 3 mois après le « jour de la guérison ».

Dès ce moment, les jeunes gens circoncis peuvent inviter leurs pères à commencer les versements de la « dot » (notion peu exacte qui correspondrait plutôt au terme : le *prix de la femme* qu'on trouve dans la littérature scientifique) aux parents de leur fiancée.

Ils reprennent également leurs travaux quotidiens, dans les maisons et sur les champs, ainsi que leurs occupations habituelles.

11^o *Cas spéciaux.*

La description que nous venons de faire est loin d'avoir montré toutes les nuances de la cérémonie ; en fait, ce n'est qu'un schéma rudimentaire reconstruit d'après une observation déterminée.

⁷⁴ ce qui peut être désigné comme une prolongation de convalescence ; ce délai supplémentaire permet une cicatrisation parfaite de la plaie qui est encore

En réalité, ce schéma subit presque toujours quelques changements ou rectifications à cause de cas spéciaux qui peuvent se produire. Parmi ceux-ci, citons tout d'abord celui de deux jumeaux ou de l'un de ceux-ci.

a) Cas des jumeaux :

(Exemple de Fara Kourouma, de Kirissané) : les jumeaux, ou celui des deux qui survit, jouissant de certains privilèges dans la croyance des Kissiens ⁷⁵, sont toujours circoncis à part, dans la matinée.

Fara a été amené au *dangkoundo* vers 10 heures du matin, en secret, sans passer par le village. Sa circoncision, sans aucune cérémonie préalable, a eu lieu à cette heure, à côté de la première pierre-siège ⁷⁶, qui ne servira plus à d'autres.

Ensuite, il a été conduit au *fafa*, par le chemin habituel (le sentier de liaison) ; là, il attendait ses confrères circoncis plus tard, à midi.

Il prend le nom de *pèndouno* (sing., en pl. *pèndoua* ⁷⁷) et joue, dans le *fafa*, le rôle du *primus inter pares*. Les autres nouveaux circoncis lui doivent le respect, et lui obéissent.

S'il n'y a pas de jumeau, c'est le plus âgé (le premier circoncis) qui joue le même rôle.

Une autre exception est également à signaler : les jumeaux ne prennent que très rarement part, et fort peu, à la danse de *yankoro*. Du reste, ils sont soumis aux mêmes règles que les autres circoncis durant leur séjour dans la forêt, et durant les jours qui le suivent.

b) Cas d'un mineur :

Dans le cas où un père décide de faire circoncire son fils à un âge précoce (toutefois pas à moins de 12-13 ans), celui-ci participe aux mêmes cérémonies jusqu'au jour-même de l'opération.

Le jour de la circoncision, le *limdô* (sing.) reste assis dans le *yènding hangô*, en compagnie de ses jeunes amis, et ne prend point

sensible. Il y a lieu d'avouer qu'aucune objection morale ou religieuse ne s'y oppose.

⁷⁵ ainsi que chez tous les Noirs d'Afrique d'ailleurs. Seulement, chez les uns, les jumeaux sont considérés comme un signe bénéfique de Dieu, et alors vénérés, tandis que chez les autres (p. ex. les peuplades khoisanes en Afrique Australe) leur apparition est toujours de mauvais augure et l'un d'eux est mis à mort dès sa naissance.

⁷⁶ marquée en noir sur notre fig. 1, 5.

⁷⁷ Rien ne change s'il y a deux frères-jumeaux, car ils sont considérés inséparables, et égaux de droit.

part aux événements. Non seulement on ne lui parle pas ⁷⁸ de la future opération, mais on tâche de le distraire par tous les moyens.

Le matin, le jumeau s'en va. A midi, les autres quittent les lieux à leur tour.

Vers trois de quatre heures de l'après-midi, le père arrive et l'invite à aller avec lui chercher du bois. Tout est arrangé afin de ne pas effrayer le garçon.

A un endroit choisi au hasard dans la forêt ⁷⁹ à la dernière minute, le *briyilono* et les assistants-infirmiers attendent.

Là, son frère aîné le saisit fort dans ses bras, et le père lui cache les yeux. L'opération est exécutée très vite, presque par surprise.

Afin de le calmer, on lui promet de beaux cadeaux, etc. Ensuite, il est mené au *fafa* pour joindre ses confrères.

Son rôle principal est de goûter le premier des repas et de l'eau.

A nos yeux, la situation d'un *limdô* lors du jour de la sortie du *fafa* manifeste nettement un caractère d'origine étrangère : même circoncis, le *limdô* ne jouit pas encore du statut des adultes, et devra attendre le moment où il aura atteint l'âge de 16 ans au moins, avant d'exercer ses droits d'homme. En tous cas par rapport à la forme ancienne de la circoncision liée aux rites de virilité (que nous pouvons, à juste titre, supposer de type paléo-africain), nous y voyons un élément beaucoup plus moderne, dû, incontestablement, à la pénétration progressive du système musulman.

S'il n'y a pas de *limdô*-mineur, le rôle est exercé par le plus jeune des circoncis, de la promotion collective. Par suite ce dernier sera souvent désigné (à tort) par le même nom.

c) *Cas d'accident* :

Il se peut qu'une opération défectueuse entraîne des complications septiques, telle une inflammation de la plaie ou une autre infection sérieuse. Cela peut se produire durant le traitement, malgré la parfaite réussite de l'opération ⁸⁰. Si tous les soins du *sémano* se révèlent inefficaces et que la mort s'ensuit, le cadavre est immédiatement enterré dans un coin du *fafa*, sans cérémonie funéraire.

Les néophytes, tenus de s'abstenir de tout travail physique, laissent entièrement le devoir de fossoyeur à leurs frères aînés, et à l'infirmier.

Aucune personne au village (pas même la mère) n'est prévenue de l'accident excepté le père du décédé qui se rend, seul, au *fafa*,

⁷⁸ Quoiqu'il s'en rende bien compte, naturellement.

⁷⁹ de préférence sur le petit sentier « de communication », à proximité du *fafa*.

⁸⁰ d'ailleurs toujours peu hygiénique, cela va sans dire.

pour pleurer la mort de son fils. La triste nouvelle est strictement dissimulée jusqu'au jour de la guérison complète des néophytes ⁸¹.

C'est seulement le jour où les garçons circoncis quittent, parfaitement guéris (1 mois environ à compter du jour de l'opération, si aucune complication ne s'est produite), leur réclusion que la mort du circoncis est annoncée à sa mère : un vieillard, sans prononcer un mot, dépose de bon matin devant la porte de la maison que la mère habite, un grand pot polychrome (peint de rouge, noir, bleu, blanc), à couvercle, en poterie indigène. Ce pot (*kpouéné tōma*, sing.) contient des feuilles vertes de l'arbre *kpallo*.

Par ce fait, le deuil est officiellement proclamé. Suivent les funérailles accompagnées d'une offrande substantielle (bœuf de préférence, si les conditions de la famille en question le permettent).

Cependant, le *briyilono* (en tant qu'exécuteur d'une opération défectueuse) n'est jamais ouvertement accusé mais, la fois suivante, un autre opérateur sera invité. De plus, le premier *briyilono* ne touche pas de cadeaux supplémentaires, car il n'ose point se montrer au village en deuil.

Par contre, en cas d'une septicémie ultérieure (l'opération elle-même ayant été manifestement bien réussie), l'infirmier n'est jamais inculpé.

12° Note comparative sur quelques aberrations observées à Saddou (cercle de Kissidougou).

Les observations suivantes ont été faites au village de Saddou du 5 au 8 mars 1948, l'opération même ayant eu lieu le 8 du même mois.

Ce cas manifeste un curieux mélange de faits incohérents ; ces divergences ne sauraient être attribuées qu'aux influences de plusieurs civilisations étrangères : à celle du groupe ethnique lélé-loundi d'une part (élément ancien, peut-être autochtone), et de l'autre à celle de la pénétrante civilisation mandigue méridionale (à savoir : des Malinké de Kouroussa, des Malinké-Mory de Kankan, et, plus vaguement, des Konianké de Beyla).

Nombre de circoncis : 11 garçons à l'âge de 15-17 ans.

Un adepte s'appelle *bilakoréno*, en pluriel : *bilakoro*.

Un circoncis s'appelle *birîno*, en pl. *birî*.

Voici la suite d'événements :

1° La veille du jour de l'opération :

⁸¹ ce qui correspondrait à un délai de 27-28 jours, à compter du jour de l'opération.

a) Le matin, nettoyage du *fafa* et construction d'un hangar rudimentaire (le précédent étant écroulé).

b) Dans la matinée, la danse des sabres (*yankoré*).

c) Après la danse, les adeptes se retirent au *kouriéma*⁸² (analogue au *yènding hangô*), endroit défriché, situé en brousse ouverte non loin du village ; c'est là qu'ils passeront la nuit, en compagnie de leurs frères-protecteurs.

d) À remarquer une tendance vers le grotesque dans la parure cérémonielle, telle que l'abondance d'ornements accessoires (plumes d'oiseaux, de nombreuses clochettes, etc.) qui, de caractère plutôt « féminin », sera dédaignée, après leur circoncision, par des nouveaux mâles.

2° Le jour de l'opération :

a) Le matin les parents masculins apportent des plats de riz aux adeptes rassemblés au *kouriéma*.

b) Suit la procession qui se dirige vers le village, où le *yankoré* et une danse publique ont lieu ; à cette occasion, les adeptes, têtes complètement rasées (ce qui est obligatoire, ici) et coiffés d'un turban multicolore recouvrant entièrement les pavillons des oreilles, sont vêtus de longs manteaux tout à fait blancs, avec une large ceinture. Dans les coins de la bouche remplie de kola mâchées, les *bilakoro* portent deux petits bâtonnets.

c) Retour au *kouriéma*.

d) Le chef, vers 1 heure de l'après-midi, fait appel au public qui se rend, en cortège bruyant (cris, coups de fusil, branches vertes qu'on brandit joyeusement, etc.), au *kouriéma* ; les femmes s'arrêtent à la lisière du village.

e) Arrivée des adeptes au village : arrêt sur le sentier (à la bifurcation de deux pistes, à l'endroit où l'on avait posé le *saraka*⁸³ (nom général désignant un charme ou autre fait magique), qui est un faisceau de branches coupées destiné à éviter tous les maux et risques de toute nature qui pourraient mettre en jeu la bonne marche de la fête ; là les adeptes se débarrassent de toutes leurs amulettes en les découpant en morceaux et les jetant par terre. Si une pluie ou un orage menacent, on plonge les substances ainsi déchiquetées et entortillées en boules informes dans unealebasse remplie d'eau. Les jeunes gens masqués de peaux (*touréno*, sing., et *touré*, pl.) s'exhibent en nombreuses bouffonneries.

⁸² Terme vraisemblablement emprunté au dialecte mandé.

⁸³ L'Abbé Henry (L'Ame d'un Peuple africain : les Bambara) dérive ce mot de l'arabe ; *saraka* signifierait aumône, une aumône faite sur l'ordre d'un sorcier à Dieu aux génies, aux ancêtres...

f) Au *dangkoungdo* attendent déjà les opérateurs ⁸⁴ (*briyili* ; en sing. *briyilono*) ainsi que plusieurs *séma* (= pl. : en sing. *sémano*), infirmiers.

C'est un modeste endroit sombre, choisi dans un coin de forêt très épaisse ; onze pierres servant de siège d'opération y sont installées en ligne, chaque pierre posée au pied d'un arbre. On procède également du côté gauche. Priorité est donnée aux fils des griots : dans notre cas de Saddou, les trois premiers sièges ont été occupés par trois frères germains (*férya*, pl. ; en sing. : *féréno*) d'une famille de griot. Le plus âgé des trois (qui porte le nom général de *Sâyo*, premier-né, ou *Sâ* = le nom personnel donné au premier fils, d'après la patronymie kissienne) qui fut circoncis le premier de tous ⁸⁵, a été amené par la foule porté sur les épaules, son sabre (dans son fourreau) dans la main droite, et dans la main gauche, haut levé au-dessus de la tête, le couteau sacré ⁸⁶ d'opération (*briyili-mouré*, sing.). Ce couteau, à deux tranchants, ressemble plutôt à un couteau-dague de forme banale, très répandue dans toute la zone mandingue.



Fig. 4.

⁸⁴ deux en notre cas, sans compter un apprenti-assistant.

⁸⁵ c'est-à-dire *ensemble*, mais *avant* les autres.

⁸⁶ C'est *le même* qui a servi à l'opération (cf. le cas de Kirissané), au dire unanime de nos informateurs. Ce fait nous paraît quand même assez surprenant, et serait à vérifier par des enquêtes complémentaires.

Sa pointe est piquée dans une grosse noix de kola rouge (voir la fig. 4). Son manche est en bois et muni de deux petits sachets remplis de substances magiques.

Le chef de village a réparti d'avance les rôles des deux opérateurs concurrents ; cela n'empêche pas que la lutte symbolique des *briyili* ait lieu sous une forme extrêmement dramatique. Si l'opéré crie ou commence à se plaindre, les spectateurs entonnent un chant à haute voix pour que les femmes et les enfants n'entendent pas ce signe de faiblesse. Plus tard, ses confrères se moquent encore longtemps d'un tel garçon mais, jamais en présence de femmes ou d'enfants.

Si, par contre, l'opérateur a donné un coup imprécis, les spectateurs poussent un hurlement de mécontentement, et en cas de négligence ou de maladresse bien visibles on administre même à l'opérateur une correction corporelle.

Après les fils de griots, les autres garçons (n'appartenant pas aux castes) sont circoncis à leur tour.

Le ou les fils du chef sont circoncis en dernier, mais toujours au cours de l'opération collective.

g) Au village : l'opération terminée est suivie d'une danse grotesque des opérateurs, et d'une grande réjouissance publique ; les parents satisfaits dansent de joie, et les opérateurs touchent leur rémunération. Toutefois, la fête se termine tôt, vers 3 ou 4 heures de l'après-midi.

h) Le stage dans le *fafa* varie de 26 à 35 jours, d'après le délai qu'exige une guérison parfaite du dernier des convalescents.

Résumé.

La circoncision en plusieurs endroits du pays Kissi apparaît dans son stade actuel d'évolution, comme un phénomène essentiellement social, dont le symbolisme mystico-religieux primitif ne persiste qu'imperceptiblement.

Sauf quelques cas isolés dus à la pénétration des influences islamiques, la circoncision individuelle n'est pas pratiquée dans le pays Kissi. Nous donnons ici l'exemple d'une *circoncision collective* qui, à notre avis, présente quelques caractères archaïques assez bien conservés :

1° *L'âge avancé* (14-18) des adeptes à circoncire.

2° *Tout le village* y prend part active. Les adeptes cultivent un *champ commun* de riz pour assurer leur nourriture durant leur réclusion de convalescence (qui coïncide avec la période d'initiation), leurs *parents* fournissent la majeure partie des victuailles

pour le repas solennel préparé par *toutes les femmes du village*, et récompensent le chirurgien ainsi que l'assistance médicale ; cependant l'organisation générale de la fête incombe au chef qui participe aux frais de représentation.

3^o Les visites d'initiation soulignent l'intérêt que la *communauté*, dans le sens le plus large du mot, porte à l'égard de ses nouveaux membres qui, dans peu de temps, auront subi le *rite prescrit de passage*.

4^o Une parure spectaculaire cherche à mettre en évidence *l'importance sociale* de cet événement.

5^o La *servitude des frères aînés* envers les néophytes correspond, en réalité, à la dernière phase de *leur* cérémonie de passage. Bientôt les nouveaux circoncis leur succéderont dans le rang social le plus inférieur de la hiérarchie des adultes.

6^o Plusieurs *épreuves d'endurance* sont imposées au futur mâle : comportement courageux durant l'opération, séjour pénible en plein air, punitions fréquentes, etc.

7^o La *protection magique* est assurée en commun ; c'est la *collectivité* qui se charge d'écarter tout danger qui puisse survenir du dehors au moment délicat où elle reçoit de nouveaux membres dans son sein.

Dès ce moment, il appartient à ces derniers de défendre leur communauté à main armée : la *transmission symbolique de l'arme* (attribut du guerrier) trouve son expression dans la *danse des sabres*.

9^o *L'opération chirurgicale* est toujours confiée à une *personne spécialisée*, choisie *en dehors de la communauté*.

10^o Les autres personnages de la fête, tels que griots, musiciens, bande de farceurs, etc., ne sont que des comparses indispensables à une *mise en scène* solennelle de l'événement.

Summary.

The Kissi circumcision, as it is observed in several parts of Kissiland, appears in its actual evolutionary state a phenomenon of essentially social character.

We give a characteristic example of *collective circumcision* observed in Kirissane, French Guinea, in 1947, and point out the following facts:

1. The *advanced age* (14-18) of the adepts.
2. The active part which the *whole community* takes in it. The boys themselves cultivate their field of rice to provide the food during their time of convalescence and seclusion. Their relatives furnish most of the victuals for the banquet-feast, which is pre-

pared by all the *women of the village*, and they also pay the fees of the surgeon and the medical assistant. The festivity's organisation is entrusted to the chief of the village.

3. The visits of initiation accentuate the *whole community's* interest in the ritual.

4. The adepts' rich costumes put in evidence the *social importance* of the matter.

5. The *service of the elder brothers* to the younger ones forms their own last stage of initiation, soon the younger ones will follow in their steps.

6. The adepts have to *endure many trials* and have to show proof of their physical ability and moral discipline.

7. The whole community assumes the *protection* of its new members by *magical means*.

8. The *symbolic transmission of arms* finds its expression in the sword-dance.

9. The *surgical operation* is always entrusted to a specialised person chosen outside the community.

10. The *remaining actors* of the feast, such as musicians, jesters, etc., are of merely secondary importance.

Zusammenfassung.

Auf Grund mehrerer Beobachtungen scheint es, daß die im Kissidugu-Gebiete noch heute stattfindenden Beschneidungszeremonien ihren Sozialcharakter bewahrt haben. Ausnahmsweise kommen sie einzeln vor, meistens aber werden sie kollektiv durchgeführt.

An einem Beispiel einer die ursprünglichsten Formen bewahrten *Kollektiv-Beschneidung* seien die charakteristischsten Begebenheiten hervorgehoben:

1. *Fortgeschrittenes Alter* (14—18 Jahre) der Novizen.

2. Die *ganze Gemeinschaft* nimmt am Feste teil; die *Verwandten* liefern die Nahrungsmittel für das Festmahl und verpflichten sich, die Operations- sowie Heilungskosten zu tragen. Die Novizen arbeiten auf einem Reisfelde, um sich Nahrungsmittel für die Zeit ihrer Rekonvaleszenz zu sichern. *Alle* Dorfweiber übernehmen die Festmahlvorbereitungen, während dem *Oberhaupt*, als höchstgestellter Persönlichkeit, die eigentliche Veranstaltung des Festes zukommt.

3. Die Initiationsbesuche gelten als Beweis der seitens der *Gemeinschaft* bezeugten *Teilnahme*.

4. Der reiche Schmuck der Novizen unterstreicht die *gesellschaftliche Bedeutung* dieses Festes.

5. Der Dienst der *ältern Brüder* gegenüber den Novizen gehört zur letzten Pflicht ihrer eigenen Initiationsprozedur; die nachfolgenden Novizen nehmen nun selbst den niedrigsten Sozialgrad ein.

6. Mehrere Beweise körperlicher und geistiger *Widerstandsfähigkeit* werden von den Neueintretenden gefordert.

7. Mit *magischen Schutzmitteln* übernimmt die *Gemeinschaft* die Sicherheit ihrer neuen Mitglieder.

8. Die *Waffenübergabe* an die Novizen wird durch den *Schwerttanz* symbolisiert.

9. Die Operation wird einem *Spezialisten* anvertraut, welcher *außerhalb* der Gemeinschaft gewählt wird.

10. Bei den übrigen Festteilnehmern, Musikanten, Spaßmachern usw. handelt es sich um Nebengestalten.
